PROJECT MUSE®

Le Mal de Paris by Régine Robin (review)

Danielle Dumontet

Nouvelles Études Francophones, Volume 30, Numéro 1, Printemps
2015, pp. 185-190 (Review)

Published by University of Nebraska Press

DOI: <https://doi.org/10.1353/nef.2015.0040>

➔ *For additional information about this article*

<https://muse.jhu.edu/article/592482>

riche étude utile et fouillée de l'évolution du corpus littéraire québécois à travers le temps qui ne manquera pas d'intéresser les spécialistes des littératures du Canada et du post-colonialisme.

Éloise A. Brière,
State University of New York at Albany

**Robin, Régine. *Le Mal de Paris*. Paris: Éditions Stock, 2014.
ISBN 9782234065093. 349 p.**

L'historienne et sociologue Régine Robin est l'auteur de nombreux ouvrages essentiels sur l'Histoire, l'identité, la langue ou les langues et la mémoire, parmi lesquels nous pouvons citer *Le Réalisme socialiste: une esthétique impossible* (1986) qui lui valut au Canada le prestigieux Prix du Gouverneur-Général dans la catégorie essais en 1986 ou encore *Le Roman mémoriel* (1989) et *La Mémoire saturée* (2003). Mais son intérêt ne saurait se limiter à un seul espace, c'est pourquoi elle interrogera l'histoire et la gestion de la mémoire dans cette ville symbole des drames de l'histoire du vingtième siècle qu'est Berlin; elle recevra pour *Berlin chantiers. Essai sur les passés fragiles* (2001) le Grand prix du livre de Montréal en 2001. Dans un autre essai paru en 2011, *Nous autres, les autres: difficile pluralisme*, elle interroge l'histoire du Québec pour mieux appréhender les problèmes contemporains de la province francophone du Canada. Ses déambulations à travers les espaces et les lieux l'ont également amenée à revisiter la flânerie dans les mégapoles d'aujourd'hui dans cette œuvre importante qu'est *Mégapolis. Les derniers pas du flâneur* (2009).

Essayiste donc, mais aussi auteure d'œuvres de fiction: rappelons l'importance qu'eut le roman *La Québécoise*, paru en 1983 à Montréal, pour la littérature québécoise d'un côté et pour toutes les littératures nées de l'immigration de l'autre côté. L'œuvre protéiforme de Régine Robin s'est construite autour de la notion de déplacement, se voulant une traversée des savoirs, une traversée des genres et des langues, et autour de la volonté de se servir de tous les discours, de toutes les formes, afin de produire un nouveau discours, un discours hybride. Avec Régine Robin, rien n'est vraiment simple, les genres ne connaissent pas de frontières, celles-ci devenant fluctuantes: la fiction entre dans l'essai et l'essai n'est jamais loin dans la fiction.

Régine Robin nous a habitués aussi à investir les villes dans lesquelles elle se déplace et à faire d'elles des personnages, que ce soit Montréal et Paris dans *La Québécoise*, New York que nous retrouvons dans *L'Immense Fatigue des pierres* (1996) ou bien Berlin et Tokyo dans *Cybermigrances* (2004) et Berlin le personnage principal de *Berlin chantiers*. Mais dans *Mégapolis*, elle essaie de créer une poétique de la mégapole, comme il s'est créé une poétique de la grande ville autour du personnage du flâneur à Paris et à Berlin. Si elle laisse Paris de côté dans *Mégapolis*, c'est parce qu'elle s'en sent trop proche. Il faudra donc un peu de temps à Régine Robin

pour revenir à Paris avec son dernier ouvrage au titre⁶ si révélateur, *Le Mal de Paris* (2014) pour lequel elle a obtenu le Prix Tour Montparnasse en 2014.

La ville de Paris a un statut privilégié dans sa vie, puisque c'est la ville où elle est née, c'est la ville de son enfance et c'est d'ailleurs aussi ce qui fait problème: comment aborder une ville dont on est imprégné depuis toujours, une ville qui a pris possession de vous dans une relation amour-haine. Dès l'introduction, Régine Robin explique combien les multiples représentations de Paris dans la littérature, la chanson et le film ont contribué à fabriquer un mythe, le mythe d'un Paris qui n'existe plus. Quiconque décide donc de parler de la ville de Paris, risque à tout moment de "succomber à l'angoisse de la réification, de la fossilisation, à la peur de la pétrification" (10). En effet, parmi toutes les images que Paris véhicule, dominent celles qui renvoient à des strates d'un passé de la ville qui a été glorifié, que ce soit le passé d'avant la Première guerre avec ses boulevards où déambulent les petites Parisiennes ou celui d'avant 1930 avec ses bals musettes et ses quartiers pittoresques. Le film de Woody Allen, *Midnight in Paris* (2011), joue d'ailleurs sur les sentiments de mélancolie que son protagoniste éprouve dans un Paris moderne, sentiments qui le rendent d'autant plus réceptif à la confrontation avec un Paris qui n'existe plus, avec un Paris de cartes postales couleur sépia. Faut-il en déduire que la mélancolie est le sentiment le plus souvent évoqué lorsque les Parisiens eux-mêmes parlent de leur Paris? Tout Parisien possède en effet dans un coin de sa mémoire un morceau de Paris disparu, disparu dans les politiques d'urbanisme de la ville. C'est aussi d'ailleurs le cas de l'auteure qui évoque le quartier de son enfance avec ses immeubles où les toilettes se trouvaient sur le palier, où les appartements n'avaient pas de salles de bains, un quartier disparu à la fin des années cinquante, sacrifié sur l'autel de la construction des HLM, ces habitations à loyer modéré qui représentaient à cette époque la panacée du logement moderne. Mélancolie et Nostalgie, ce sont, semble-t-il, les deux sentiments qui ont façonné le mythe de la ville de Paris à travers images, photographies, poèmes, scènes cinématographiques, scènes historiques, chansons, romans et qui ont fait de Paris "une ville-texte, ville-image, ville-pierres, ville-son" (15). Donc face à ce trop-plein, comment cerner Paris aujourd'hui, sans tomber dans une célébration nostalgique du passé? Il y a ceux qui après avoir aimé Paris, le haïssent désormais, comme Michel Butor, ou bien ceux qui abordent Paris à travers une mémoire fragile comme l'écrivain Patrick Modiano qui cherche, tel un archéologue, les traces d'un passé à demi-effacé. Il y a aussi la possibilité de cerner Paris en flânant le long de ses rues, de guetter les transformations d'un quartier ou bien de repérer les habitudes de ses habitants, en dressant des inventaires comme le faisait autrefois Georges Perec. Mais la représentation mythique de Paris semble s'être arrêtée autour des années soixante-dix. Si le mythe perdure, c'est le mythe d'un Paris dans un registre passéiste, comme le démontre le succès de deux expositions, "Doisneau et les Halles" et "Paris en chansons." Le Paris d'aujourd'hui

6 *Le Mal de Paris* est le titre d'une chanson de Mouloudji, extraite de l'album, *Un Gamin de Paris*, sorti en 2006.

n'attire plus les intellectuels du monde entier, semble-t-il; nombreux sont même les artistes français qui vont s'installer dans une autre grande ville européenne, Berlin, où il est possible de se loger sans se ruiner. Bref, comme le constate Régine Robin, Paris, sa ville natale, est adulée dans sa dimension artistique, mais a mauvaise presse dans sa dimension humaine. Si l'on en croit les représentations récentes de Paris dans la littérature contemporaine, les personnages ne partent plus à la conquête de Paris, mais sont les victimes du mode de vie que la ville leur impose: "On s'effondre, on tombe, métaphore du grand effondrement idéologique et de l'effondrement de la ville" (42). Comment donc aborder le Paris du vingt et unième siècle avec ses transformations, le déplacement de ses axes, son dynamisme propre? Pour Régine Robin, le nouveau Paris nécessite un renouvellement du regard. Paris n'est plus la capitale du flâneur du dix-neuvième siècle tel que Walter Benjamin la met en scène, Paris est une mégapole qui s'ignore. Il faut donc sortir des visions stéréotypées, voire passéistes et partir à la découverte de cette mégapole. L'auteure nous propose donc de déambuler avec elle— d'abord dans et avec les textes de deux écrivains qui lui sont chers, Georges Perec et Patrick Modiano—, ensuite de l'accompagner dans quelques morceaux du nouveau Paris, de franchir à sa suite le périphérique pour accéder à la banlieue, aux banlieues pour prendre la mesure d'une autre ville de bric et de broc, quelque peu déglinguée, mais assurément vivante. L'introduction "Paris Mélancolie" se termine sur un petit texte fictionnel en italiques qui met en scène une petite fille rentrant de l'école, son cartable sur le dos, et se rendant chez elle, passage Ronce. La petite fille n'aime pas passer par les impasses obscures qui lui rappellent les cachettes de la guerre, son Paris à elle, ce sont les grandes avenues éclairées de son quartier.

Dans une première partie intitulée "Paris Métamorphoses," Régine Robin part de ses propres déplacements dans Paris, dus aux nombreuses transformations qu'a connues la ville depuis la deuxième guerre mondiale: démolitions pour des raisons de salubrité, le passage Ronce de son enfance; déménagements pour des raisons de gentrification, la rue Mouffetard; installation dans des barres modernes construites à Montparnasse. Pour ce faire, elle suivra deux écrivains qui l'aideront dans ses déambulations à approcher ce Paris en perpétuelle transformation. Georges Perec avait entrepris pour sa part un immense projet qu'il abandonna par la suite dans lequel il voulait faire la description, chaque mois, de douze lieux qui lui étaient familiers, se faisant ainsi le témoin des destructions et modifications apportées dans le tissu urbain. Patrick Modiano, quant à lui, arpente les rues de Paris dans ses livres à la recherche, avec ses protagonistes, d'un Paris perdu dans l'amnésie collective qui a prévalu dans la France d'après-guerre. À la suite de ces deux écrivains, Régine Robin va choisir trois lieux, trois quartiers qui symbolisent chacun à sa façon les transformations de Paris. Le premier, Montparnasse, représente l'accès à la modernité selon les critères de l'ère Pompidou avec la création de grands ensembles, d'autoroutes intra-urbaines; de plus, c'est un quartier que l'auteure connaît bien puisqu'elle réside dans un immeuble issu de la restructuration du quartier Maine-Montparnasse.

Ce nouveau quartier qui se veut moderniste ne rencontre que peu d'amateurs, généralement nostalgiques de ce que fut le quartier dans les années vingt du siècle dernier. Il est hétérogène, composite, mais il existe. L'auteure est d'avis d'ailleurs que ce quartier mériterait d'être le héros d'un polar qui saurait mettre en scène ce nouveau Paris avec ses parkings, ses caves, ses passerelles, sa tour et son centre commercial. Le deuxième quartier que Régine Robin souhaite explorer se situe de part et d'autre de la passerelle Simone-de-Beauvoir. Un nouveau morceau de Paris est sorti de terre autour de la Bibliothèque nationale: "un quartier neuf qui est parfois encore habité des fantômes du passé évanoui mais encore inscrit ici et là au détour des pas du promeneur ou du passant" (123). Ce nouveau quartier n'a pas encore de vie nocturne, il n'a pas non plus d'épaisseur textuelle, ni cinématographique. Mais peut-être un jour dans le futur sera-t-il le héros, le personnage de films, de séries télévisées ou de romans et remplacera-t-il même le Quartier Latin. Régine Robin estime que ce quartier a besoin de son polar avec un inspecteur chargé de poursuivre un cybercriminel se cachant dans le quartier. Enfin la dernière exploration de ce nouveau Paris est consacrée à Bercy. "Quand j'étais petite, Bercy, c'était une petite ville fermée, grillagée bordée par une ligne d'arbres avec des bateaux où circulaient de gros tonneaux cerclés de fer" (133), nous dit l'auteure. Aujourd'hui s'y trouvent le Ministère des Finances, le Palais Omnisport, la Cinémathèque, un centre commercial, de nombreux logements, le Parc de Bercy, bref tout y a été construit et reconstruit en essayant de respecter le tissu de la continuité urbaine. Mais là aussi, il manque une épaisseur culturelle. L'auteure imagine un polar, dans lequel un assassin sorti d'un film se ferait prendre par un inspecteur dans la queue de spectateurs "attendant la séance pour *L'Assassin habite au 21* d'Henri-Georges Clouzot" (137), car ce sont les films, les séries télévisées et les romans qui donnent une âme à un quartier. Cette partie se termine sur un texte de fiction, dans lequel la fillette a séché les cours du lycée Fénélon pour aller assister à la démolition de l'immeuble 18, passage Ronce, là où elle et sa famille avaient vécu, avant d'être relogés dans des HLM à la fin des années cinquante. La fillette n'était peut-être pas si triste de voir ce quartier populaire disparaître, de se débarrasser de ses "origines pesantes" (139), elle qui se préparait à passer le concours de l'École normale supérieure.

La deuxième partie, intitulée "Entre parc à thème et mixité imaginaire," étudie les transformations sociales dues aux restructurations urbaines. Pour mieux démontrer le processus de gentrification à l'œuvre à Paris, Régine Robin a recours non seulement aux romanciers, aux sociologues et aux urbanistes, mais aussi à son expérience personnelle: elle qui a habité rue Mouffetard pendant quelques années, a été victime de la hausse des loyers dans ce quartier en évolution. Un autre phénomène dont Paris est victime est celui de la muséification avec son corollaire, le processus de banalisation. La ville devient une ville musée et par là même une ville factice, comme peuvent le démontrer un Paris carte postale, un Paris digne de Disneyland, tel qu'il est mis en scène dans deux films au succès retentissant, *Le Fabuleux Destin*

d'Amélie Poulain de Jean-Pierre Jeunet (2001) et *Midnight in Paris* (2011) de Woody Allen. Mais d'autres transformations sociales dues en particulier à l'immigration ont elles aussi profondément changé certains quartiers qui sont en voie d'ethnisation, comme le quartier de la Goutte d'Or, le quartier chinois de la porte de Choisy, le dix-neuvième arrondissement au nord des Buttes-Chaumont et enfin Belleville. L'auteure nous propose d'aborder ces quartiers à travers quelques romans parisiens qui mettent en scène d'une part la bigarrure de ces quartiers, d'autre part les clivages sociaux. Le quartier des Buttes-Chaumont est certainement celui qui a connu le plus de modifications dans la distribution sociale: s'y côtoient des communautés souvent antagonistes, les Juifs hassidiques et les musulmans salafistes, "fondamentalistes de tout poil" (210). Ce sont des "polars" écrits dans la deuxième décennie des années 2000 qui mettent le mieux en scène les labyrinthes du dix-neuvième arrondissement et les tribulations de ses nouveaux habitants avec les tensions interreligieuses. Régine Robin se demande si le concept du "bariol" développé par Jean-Christophe Bailly, pour lequel le terme ne désigne ni métissage, ni assimilation, mais des cohabitations ou rapprochements volontaires ou involontaires, ne correspondrait pas au plus près à ces mélanges mouvants qui génèrent des coexistences d'un nouveau type. Un texte de fiction clôt cette deuxième partie: cette fois, la protagoniste qui a dû quitter son appartement de la rue Mouffetard suite à l'augmentation de son loyer, part à la recherche d'un nouveau logement. Elle finira par accepter de se reloger, certes à contrecœur, dans la barre donnant sur la gare de Montparnasse. Mais au fil des années, elle finira par devenir une véritable "Mouchottienne," c'est-à-dire une habitante de la rue Mouchotte.

La troisième partie, intitulée "Le blues des banlieues," essaie de cerner ce que signifie aujourd'hui le terme de banlieue. Tout d'abord, la banlieue est multiple, il faut donc en parler au pluriel puisque les banlieues sont hétérogènes et que les représentations qu'ont les Parisiens de la banlieue n'ont plus cours aujourd'hui. Les quartiers des banlieues se sont vidés des anciennes couches populaires et ont vu arriver les flux migratoires dus au regroupement familial, ce qui a eu pour conséquence un phénomène de fracture qui oppose les classes populaires les unes aux autres "en fonction de l'origine, des mœurs et des cultures, toutes victimes du marché et de l'évolution inégalitaire de nos sociétés" (237). Régine Robin se propose d'arpenter à sa façon cet ensemble d'espaces, tout en se demandant si on peut le représenter dans la littérature, le cinéma, ou les arts contemporains. Le premier lieu qui retiendra l'attention de l'auteure est le périphérique qui curieusement a été photographié, filmé à plusieurs reprises, comme si la photo ou le film pouvait aider à percer son mystère. Les quartiers sensibles, dit-on aujourd'hui, pour parler des nouvelles banlieues qui ont remplacé ce que l'on appelait autrefois la banlieue rouge: ces nouvelles banlieues dont les habitants sont devenus l'objet d'études de la part des sociologues et des urbanistes qui se penchent sur cet univers de relégation. Ces "espaces de déréliction sont aussi les lieux d'élection du roman policier" (282) qui déroulent sous

nos yeux des univers noirs et sans espoir. Régine Robin se penche aussi sur les villes nouvelles à la suite d'Éric Rohmer et d'Annie Ernaux. La conclusion de l'auteure est assez pessimiste: "Aucune poétique ne peut être rattachée à ses pavillons, à ses cités, à ses pelouses, à ses grilles, aucun rêve sinon de la fuir à jamais" (310).

Le texte fictionnel qui clôt la troisième partie est lui aussi plus que clair quant à l'avenir des banlieues: la protagoniste face à la menace d'éviction de son deux-pièces de la rue Mouchotte est certes allée visiter des appartements dans de jolies résidences au-delà du périphérique, mais il lui est décidément impossible de se penser au-delà du *périph*, elle nous emmène au café Le Select sur le boulevard Montparnasse saluer Mickey le chat.

Dans sa conclusion, l'auteure imagine l'émergence d'une identité commune de "Grand Parisien" qui exigerait qu'il y ait désenclavement des banlieues, qu'il y ait tissage de liens d'unité, afin qu'un Paris-Mégapole puisse renouer avec son imaginaire. La petite dame du texte fictionnel nous donne le mot de la fin: oui, elle passera le périph un jour, mais quand nous serons tous parisiens, grands parisiens; en attendant elle va aller prendre un pot au Select et saluer Mickey au passage.

Régine Robin nous livre là une approche originale de la ville de Paris—cette mégapole qui s'ignore—recommandant à ses lecteurs de sortir des clichés et d'aller au-delà des stéréotypes éculés véhiculés dans nombre de films, de chansons ou de romans. Mais avant tout, elle nous propose de sortir des frontières de la ville devenue un mythe pour aller à la découverte des nouveaux quartiers à l'aide de romans, tout en sachant qu'un nouvel imaginaire ne peut se développer que grâce à une épaisseur textuelle qui est certes encore en devenir.

*Danielle Dumontet,
Romanisches Seminar der JOGU-Universität,
Mainz, Allemagne*

Océan Indien

Jean-François, E. Bruno, et Vicram Ramharai, coord. *Marcel Cabon: Écrivain d'ici et d'ailleurs*. Coll. Essais et critiques littéraires. La Pelouse/Trou d'eau Douce: L'Atelier d'écriture, 2014. ISBN 99949008662. 203 p.

Intitulé *Marcel Cabon: Écrivain d'ici et d'ailleurs*, cet ouvrage collectif sur l'œuvre de l'auteur mauricien de la période coloniale offre à ses lecteurs sept chapitres abordant un aspect de sa création et son parcours. Emmanuel Bruno Jean-François et Vicram Ramharai proposent, avec six autres contributeurs, de suivre le parcours littéraire et culturel de Marcel Cabon (1912–1972) dont la riche production se situant autour des années 1960 se caractérise par sa grande diversité (articles journalistiques, contes, poèmes, essais, nouvelles, romans . . .), mais aussi son manque de visibilité dans la littérature mauricienne auprès de la "critique actuelle" (7). Les porteurs du projet